

Variété : Madame de Suttner

Autor(en): **Meyer, J. / Suttner**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **4 (1916)**

Heft 41

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il est à noter que plusieurs princes des Etats allemands, étant partis pour le front, ont laissé la régence à leur femme. En particulier, le gendre de l'empereur Guillaume, le duc de Brunswick. Qu'en dit son beau-père? *Kinder, Kirche, Küche, Kleider...* nous en voilà loin!

* * *

D'après le dernier rapport de l'Union suisse des Fédérations syndicales, le nombre des femmes adhérentes à ces organisations ouvrières a presque doublé en 4 ans: de 4075 membres en 1909, il a passé à 8692 en 1913. Cette augmentation est surtout sensible dans le domaine de l'horlogerie, où le nombre de femmes syndiquées est actuellement de 4583 contre 1500 en 1909. En revanche, dans l'industrie textile, la Fédération syndicale n'a gagné que 400 ouvrières en cinq ans.

L'Exposition neuchâteloise de la Société suisse des Femmes peintres et sculpteurs.

La Société des Femmes peintres et sculpteurs suisses n'est pas inconnue au *Mouvement Féministe*, puisque ce journal rendait compte, il y a quelques semaines, d'une exposition qu'a faite à Genève une de ses sections.

Aujourd'hui, c'est toute la Société des Femmes peintres et sculpteurs suisses qui a préparé une exposition dans les salles Léopold Robert, à Neuchâtel, et nous sommes heureux qu'elle ait fait cet effort intéressant, malgré les circonstances.

En organisant cette manifestation artistique, la Société n'a pas du tout l'intention de rivaliser avec les expositions masculines. Elle sait que, pour la plupart des femmes artistes, l'art ne peut pas remplir toute la vie et devenir la vocation unique: il y a tout un domaine de devoirs et d'occupations qui les réclament, tant à la maison qu'à l'école ou ailleurs.

La salle du rez-de-chaussée est destinée aux Arts décoratifs, dont nous pouvons dire, sans crainte d'exagérer, que ce domaine est bien celui où le talent féminin est le plus à l'aise. L'impression est celle d'un ensemble harmonieux, où chaque objet met sa note particulière. Il semble presque qu'on pénètre dans une des salles d'un château, à l'époque moyenâgeuse, et l'impression persiste quand on voit de plus près les bijoux d'un goût sûr et charmant, les coussins rustiques et autres qui garnissent les embrasures des fenêtres, les tapis d'une belle simplicité, les batiks aux couleurs délicates, les reliures originales et soignées, les fines broderies, les poteries variées, les travaux sur cuir ou sur métal, où nous notons des objets très bien réussis.

L'exposition des Arts plastiques est aussi bien intéressante. L'impression d'un tout homogène y est bien nette, aucun objet n'est indifférent. Nous notons l'influence de la guerre, qui inspire maintes œuvres; elles en reçoivent un cachet de saisissante actualité. Tout à côté, on remarque des projets de monuments funéraires, des bustes d'une grande valeur et d'un goût sobres.

Dans cette même salle, on a réuni les arts graphiques et des aquarelles dont les teintes douces, en grisaille pour la plupart, dénotent, pour les professionnels et pour le public qui s'y entend, une vraie valeur de dessin, une étude approfondie des lignes sûres et des formes vraies.

Une salle entière est consacrée aux paysages, aux natures mortes, aux fleurs, aux portraits et aux études. Plus que tous autres sujets, ceux-là ont de tout temps tenté les pinceaux féminins. Nous tenons à citer ici les noms de deux sociétaires de la première heure, mortes récemment, celui de M^{lle} Weibel, dont les œuvres aux couleurs lumineuses jettent une note très gaie dans la salle et celui de M^{lle} Jeannette Gauchat. Cette dernière

travaillait énergiquement malgré la maladie qui l'a emportée, et nous sommes heureux de posséder à notre Exposition deux de ses œuvres, d'une coloration intense.

La dernière salle est celle des Arts modernes. Celle-ci contient des œuvres qui traduisent bien la tendance actuelle de la peinture: ce sentiment fait de plus de vigueur que de délicatesse et de fini, où l'art devient plus personnel et plus fort. Il est intéressant de constater à quoi mènent le sens de l'individualité et l'originalité de la femme qui cherche son inspiration en dehors des cadres conventionnels.

Si la Société des Femmes peintres et sculpteurs suisses a tenu à faire maintenant son Exposition, c'est qu'en ces temps tragiques où nous vivons, où les questions matérielles sont si actuelles et si pressantes, il est parfois nécessaire de rappeler que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi d'art et d'idéal. Les artistes demandent au public de les soutenir par son intérêt et sa sympathie, afin qu'eux, en retour, se sentent encouragés à tenir toujours allumé ce flambeau qui symbolise l'art et dont la lumière rend notre monde moins laid et moins triste. L. H.

VARIÉTÉ

MADAME DE SUTTNER¹

A propos de " Bas les armes ",²

Pendant les premières semaines de l'automne de 1914, deux personnes parlaient de l'unique sujet qui occupait les esprits. L'une d'elles fit allusion à ce que l'on avait pris l'habitude d'appeler « la guerre », aux événements de 1870. — Oh, répondit l'autre, qui avait été témoin de l'invasion et du siège de Paris, oh, 70, c'était une idylle.

Relire *Die Waffen nieder* en 1916, c'est aussi avoir l'impression d'entrer dans une idylle. Pourtant ce sentiment n'était pas, ne pouvait pas être celui des lecteurs d'il y a deux ans. A son heure, ce livre fut un acte de courage et il faut se reporter à 1889 pour l'apprécier pleinement. Ce n'est pas la faute de M^{me} de Suttner si nous sommes devenus capables de supporter des tableaux plus sombres.

Le roman, dont bien des parties reflètent l'expérience de l'auteur, présente, sous forme d'autobiographie, une jeune Viennoise, fille d'un général, mariée à 18 ans à un lieutenant de husards qui meurt à Magenta, en 1859. Sous le coup de la douleur, la jeune femme commence à observer et à réfléchir; elle se révolte contre la guerre qui a détruit son bonheur, et troublé autour d'elle bien des existences; peu à peu, ses idées se précisent et s'affermissent au contact d'un officier, le baron de Tilling, et l'accord des pensées conduit à un second mariage. L'horizon politique s'assombrit, en 1864, la guerre éclate contre le Danemark; l'officier doit partir, abandonnant sa femme désespérée; celle-ci met au monde un enfant qui meurt aussitôt, et reste longtemps en danger. Pourtant tout s'arrange: la femme guérit, le mari revient, et on commence à entrevoir le moment où il pourra, sans faillir à l'honneur, changer de carrière quand s'ouvre la question du Schleswig Holstein. En 1866, la guerre

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 février 1916.

² *Die Waffen nieder*, par Bertha von Suttner, 2 vol. — E. Pierson, Dresden et Leipzig.

fait rage en Bohême; à la nouvelle de la défaite de Sadowa, M^{me} de Tilling affolée quitte Vienne, se faufille dans un train de ravitaillement et arrive à Königgratz. Il y a là une émouvante description du champ de bataille : les blessés gisant, les secours insuffisants, les « hyènes » nocturnes, les églises de village transformées en infirmeries où tout manque, les docteurs rares et débordés, à peine quelques femmes essayant de soulager les plus malheureux : une goutte d'eau dans la mer.

Incapable de se rendre utile, incapable même de supporter ces horreurs, M^{me} de Tilling revient chez elle où elle trouve son mari, légèrement blessé. Mais les soldats rentrant dans leurs foyers ont apporté le choléra, une violente épidémie ravage le paisible village où 80 personnes meurent; le château, pour sa part fournit huit victimes sans compter le fiancé de l'une des jeunes filles qui se tue et le vieux père, qui ayant perdu trois enfants, succombe à sa douleur. Dès lors, le baron de Tilling et sa femme se vouent à l'étude des questions pacifistes et voyagent pour organiser le mouvement naissant. Ils n'en ont d'ailleurs pas fini avec la guerre : en 1870, ils sont à Paris, y traversent le siège, et le 1^{er} février 1871, le baron, accusé d'espionnage, est fusillé par la Commune.

Ce résumé trop rapide donne quelque chose de heurté aux événements. Dans le livre, ils sont séparés par des périodes de paix, des scènes de flirt et d'amour, par des considérations historiques et politiques. Le récit en est fait avec chaleur et entrain, dans une langue souple et aisée, et les principaux personnages sont bien représentatifs de diverses tendances. ¹

Mme de Suttner eut beaucoup de peine à trouver un éditeur; son œuvre, nouvelle et hardie, effarouchait les hommes d'affaires;

¹ La citation suivante pourra paraître intéressante. (Le récit est abrégé)

Le jour tombait déjà lorsque nous arrivâmes à Chlum, et que, au bras l'un de l'autre, dans une horreur silencieuse, nous nous approchâmes du champ de bataille, tout proche. De tout petits flocons de neige tombaient au milieu du brouillard, et les branches nues des arbres se courbaient sous l'âpre et plaintif vent du nord qui passait en sifflant. Partout les tombes nombreuses, et les tombes collectives. Mais un champ de repos? Non. On n'avait pas couché paisiblement ici des pèlerins fatigués, mais ceux qui, brillants de santé, allaient au devant de l'avenir, dans la plénitude de leurs forces viriles, avaient été violemment abattus dans leur juvénile ardeur et recouverts de pelletées de terre. Ils étaient écroulés les uns sur les autres, étouffés et pour toujours muets, tous les cœurs brisés, les membres sanglants et déchiquetés, les yeux brûlés de larmes amères — les cris d'un désespoir sauvage, les prières inutiles...

Le train par lequel nous étions venus était rempli d'êtres en deuil, et depuis plusieurs heures j'avais entendu gémir et pleurer autour de moi. Trois fils — trois fils... chacun plus beau, meilleur et plus aimé que l'autre — je les ai perdus à Sadowa — racontait un vieillard tout brisé. D'autres compagnons de voyage mêlaient leurs lamentations aux siennes : pour un frère, un mari, un père. Mais aucun de ceux-là ne m'a fait autant d'effet que la plainte sourde et sans larmes du pauvre vieux : Trois fils, trois fils.

Dans la campagne, on voyait de tous côtés, sur tous les chemins, des formes noires qui marchaient, s'agenouillaient, s'éloignaient en chancelant, et parfois tombaient en sanglotant à haute voix.

Nous nous baissions et lisions quelques noms...

Major von Reuss, du 2^{me} régiment de la garde prussienne...

Peut-être un parent du fiancé de notre pauvre Rosa...

Comte Grünne, blessé le 3 juillet — mort le 5 juillet...

Était-ce peut-être un fils du comte Grünne qui, avant la guerre, avait prononcé la parole fameuse : « Nous chasserons les Prussiens avec des chiffons mouillés. »

Le brouillard dégoutte toujours plus fort.

« Frédéric, mets ton chapeau; tu vas prendre froid. »

Frédéric demeurait découvert, et je ne renouvelai pas mon avertissement.

elle correspondait pourtant à la pensée d'un grand nombre, et le succès fut complet, immédiat. Du coup, l'auteur atteignait la grande notoriété, les lettres d'admiration et d'hommage lui venaient de partout (les critiques âpres et parfois brutales aussi). Alfred Nobel lui écrivait : « Combien de temps vous a-t-il fallu pour composer cette merveille? » — Dès lors, l'ouvrage fut réimprimé bien des fois et traduit en une douzaine de langues, et quoique l'activité littéraire de Mme de Suttner ait été très grande, elle est restée l'auteur d'un seul livre.

L'écrirait-elle de même aujourd'hui? C'est peu probable.

Die Waffen nieder est un roman passionné et vivant, et les idées pacifistes y sont vaillamment défendues, mais les malheurs de la guerre y sont représentés sous l'aspect des souffrances d'une famille, et même d'une famille dont les hommes sont par leur libre choix, des soldats de carrière. Leurs épreuves en sont moins impressionnantes, et les objections à la lutte violente sont d'ordre privé et avant tout sentimental. Le choléra, qui fournit à l'auteur un de ses chapitres les plus dramatiques, n'est que par occasion une conséquence des événements : le fléau ne naît pas toujours de la guerre et pourrait se propager sans elle.

On cherche les conséquences plus directes du choc des peuples, et d'abord l'effet ressenti par la grande masse pour qui le service militaire n'est pas un choix, mais une calamité qui tombe, puis la vision tragique d'un pays dévasté, des ateliers sans travail, des marchés vides, des familles privées de tout ce qui faisait la dignité et la joie de leur existence — puis encore la dégradation produite dans les âmes, l'excitation des passions mauvaises, l'égoïsme devenu féroce, le sentiment de la justice et du droit diminué, le mal fait au vainqueur et non seulement au

Nous étions arrivés à l'endroit où le plus grand nombre de combattants — amis et ennemis confondus — étaient couchés; l'endroit était consacré comme un cimetière. Le flot de ceux qui menaient deuil était plus nombreux : ils s'agenouillaient en pleurant et perdaient leurs couronnes.

Un homme grand et mince, d'une tournure noble et jeune, couvert d'un manteau de général, s'approcha du tumulus. Les autres s'écartèrent avec respect et j'entendis des voix murmurer : l'empereur... Oui, c'était François-Joseph. C'était le chef du pays, le commandant suprême venu en ce jour des Morts dire une prière silencieuse pour ses enfants morts, ses guerriers tombés. Lui aussi se tenait la tête découverte et penchée, dans un respect douloureux devant la majesté du trépas.

Il resta sans bouger longtemps, longtemps. — Je ne pouvais détourner mes yeux de lui. Quelles pensées traversaient son âme, quels sentiments ce cœur qui, j'en avais la certitude, était bon et tendre. Il me semble que je pouvais exprimer avec lui les impressions qui se croisaient dans sa tête inclinée :

Vous, mes vaillants... morts... et pourquoi? Nous n'avons pourtant jamais vaincu... ma Venise! perdue... tant de choses perdues et aussi vos jeunes vies — vous les avez courageusement sacrifiées — pour moi... oh! si je pouvais vous les rendre. Ce n'est pas pour moi que j'ai demandé le sacrifice — c'est pour vous, pour votre pays, ô mes enfants! C'est pour mes sujets que je suis monté sur le trône, et à chaque heure je serais prêt à mourir pour le bien de mon peuple. Oh! si je n'avais jamais dit oui, quand tous autour de moi criaient : la guerre! la guerre!

Comme c'est triste, triste, triste — que n'avez-vous pas souffert, et maintenant vous êtes couchés ici et ailleurs, emportés par la mitraille et les coups de sabre, par le choléra et le typhus. — Oh! si j'avais pu dire non... tu m'en as prié, Elisabeth... Cette pensée est insoutenable, si... ah! c'est un monde misérable, imparfait... trop trop de détresse!

Pendant que je pensais ainsi pour lui, mon regard était toujours arrêté sur ses traits, et maintenant — oui, c'était trop, trop de détresse — maintenant il cacha son visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

C'est ce qui arriva le jour des Morts 1866, sur le champ de bataille de Sadowa.

vaincu, — une vue d'ensemble, les souffrances d'un peuple, quelque chose de plus effrayant et de plus large.

Il semble qu'aussitôt la paix conclue, la vie reprend, comme si l'auteur n'avait pas touché le fond désespéré, et les maux irréparables; et il y a, en effet, une sorte de froideur, d'incompréhension pour tant de pauvres êtres qui ne sont pas responsables et portent les conséquences les plus lourdes; cela est très frappant dans la description du siège de Paris. D'une manière générale, le peuple ne vit pas, il n'apparaît pas.

Peut-être est-il injuste de demander à un livre ce qui n'y est pas. Il faut le prendre tel qu'il est et se contenter de ce qu'il apporte. Mme de Suttner a ouvert la voie; elle l'a fait sous l'impulsion de son cœur, de sa révolte intérieure, sans se demander ce qu'il pourrait lui en coûter; c'est un grand mérite. Elle a soulagé bien des cœurs opprimés en donnant une voix à leurs angoisses, à leur aspiration de fraternité humaine: il faut lui en conserver un souvenir reconnaissant.

J. MEYER.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE

A. DE MORSIER. *La Question de la Paix*. Une brochure. Lausanne, 1915. En vente dans toutes les librairies.

Cette brochure renferme une conférence donnée sous les auspices de l'Association chrétienne suisse d'étudiants. Elle s'adresse donc aux jeunes, mais chacun peut en tirer profit, car il est des vérités bonnes à entendre à tout âge.

Elle contient un vibrant appel à la paix. Non pas à une paix sentimentale et sans bases solides, mais à une paix reposant sur le droit. Tous doivent contribuer à son établissement: les femmes, non pas en criant en temps de guerre « pitié » et « assez », mais en étudiant tous les problèmes juridiques internationaux que la question soulève et en réclamant le droit de remplir leurs devoirs de citoyennes; l'Église, en travaillant plus activement à construire le Royaume de Dieu sur la terre; les citoyens, en faisant enfin respecter leur volonté souvent volontairement méconnue par les dirigeants.

Un point traité par M. de Morsier m'a tout particulièrement intéressé: le cas du citoyen-soldat réfractaire au nom de ses principes religieux. Que n'a-t-on pas dit ou écrit à ce sujet? Aussi est-il reposant, après tant d'opinions diverses et de phrases creuses, de rencontrer autant de bon sens.

J. E.-G.

MAX HUBER. *La conception suisse de l'Etat*. Trad. française d'Alb. Picot, Rascher et Cie, éd., Zürich, 1915. 1 broch., 0 fr. 60.

M. le professeur Max Huber a présenté, sous ce titre, à l'assemblée générale de la Nouvelle Société Helvétique, le 26 septembre 1915, à Lucerne, un remarquable travail, que M. l'avocat Picot vient de traduire en français.

Nous sommes heureux de le signaler aux lecteurs du *Mouvement Féministe*. A vrai dire, ce travail devrait être lu par tous les citoyens, et les citoyennes surtout, peu au courant de nos questions d'organisation politique ou de neutralité.

M. Huber analyse avec verve et une connaissance approfondie de nos institutions suisses l'idée de notre nationalité. Il met en garde nos concitoyens contre une idée artificielle trop autoritaire de l'Etat. Il sépare judicieusement l'idée de *pays* de celle de *patrie*, et montre comment « l'esprit suisse » s'est développé dans l'histoire. Il démontre la nécessité pour la Suisse d'être une coopération des communes et des cantons avec le pouvoir central, sans donner à ce dernier une prépondérance qui deviendrait vite un danger. Il combat l'idée qui veut assimiler la *patrie* avec l'idée facilement égoïste de nationalité.

Selon le savant professeur, la Suisse doit être avant tout une « personnalité morale » ayant un idéal moral, que la démocratie directe ne doit pas confondre avec l'idéal politique. L'Etat reste un moyen et non un but.

M. Huber résume ainsi sa pensée:

« L'idée nationale suisse signifie deux choses: d'une part, la démo-

cratie; de l'autre, l'idéal d'une nation politique constituée en dehors et au-dessus du principe de nationalité ».

Nous tenons aussi à citer ce passage:

« Au moment où le principe des nationalités domine toute la scène européenne comme une puissance satanique... notre petit Etat revendique l'honneur d'un idéal national dominant les nationalités et les unissant dans son sein... Le principe des nationalités a eu sa mission... mais s'il cesse d'être un facteur de libération et de tolérance pour devenir la source de la haine et d'un égoïsme d'Etat, aveugle et sans borne, il travaille à son propre suicide. »

Le travail de M. le prof. Huber est une réfutation énergique de cette idée que la Suisse peut ou doit devenir un Etat souverain libre d'entrer dans le jeu des alliances. Il confirme la valeur internationale de notre neutralité librement consentie, et que nous devons jalousement conserver au nom même de l'humanité.

A. DE MORSIER.

Ce que disent les journaux féministes...

Les femmes allemandes, institutrices, employées des postes et télégraphes et des chemins de fer devaient, jusqu'à présent, quitter leur poste après leur mariage. La guerre a changé cet état de choses.

(*Die Frauenbewegung*.)

* * *

La Chambre de l'Industrie de Breslau ouvre des cours gratuits pour les femmes et les filles des ouvriers mobilisés, pour mettre celles-ci à même d'exercer le métier de leur mari et de leur père.

(*Die Frau der Gegenwart*.)

* * *

Le gouvernement allemand et le gouvernement russe ont autorisé chacun trois femmes à accompagner les délégués de la Croix-Rouge danoise dans leurs visites aux camps de prisonniers de leurs adversaires.

(*Die Staatsbürgerinn.*)

* * *

La Société de Breslau pour le relèvement de la moralité, appuyée par les associations féministes de cette ville, a adressé au Reichstag une pétition demandant une sévère législation pour combattre l'alcoolisme, et l'immoralité qui en résulte.

(*Die Frau der Gegenwart*.)

* * *

La question du suffrage féminin a été présentée à la Diète saxonne par un député socialiste, qui, pour la défendre, se basait sur le grand nombre de femmes gagnant leur vie, et sur tout ce que les femmes ont fait pendant la guerre. La proposition fut repoussée par 61 voix contre 24.

(*Jus Suffragii*.)

A travers les Sociétés

Genève. — *Association pour le Suffrage féminin.* — Deux importantes séances de propagande, ce mois, organisées par notre Association, sont à signaler. L'une, le 17 février, dans l'Aula de l'Université, gracieusement mise à notre disposition par le Département de l'Instruction publique, et destinée aux étudiants et étudiantes de notre Université. 1300 invitations avaient été lancées, auxquelles il fut répondu avec empressement, les noms des conférenciers attirant évidemment beaucoup ce public universitaire, devant lequel nous tenions à faire exposer nos idées principales: M. le prof. Moriand a parlé du *Suffrage politique des femmes au point de vue juridique*; M. le prof. Ed. Claparède a traité le même sujet *au point de vue psychologique*, et M. le prof. Hersch, *au point de vue économique et social*. Les applaudissements de l'auditoire ont prouvé que ce grain n'était pas tombé sur un terrain stérile. — MM. les pasteurs du canton et de la ville de Genève ont, en revanche, mis moins d'empressement à venir à la séance, spécialement organisée à leur intention, par invitation particulière, à la Salle Centrale, le 21 février, puisque le cinquième seulement s'y est hasardé. La séance n'en a pas moins été fort intéressante, grâce à l'exposé de M. A. de Morsier, sur le *Suffrage féminin au point de vue chrétien*, et à